

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

PREMIERE PARTIE

III

Ce fut un lundi matin qu'Armand arriva à Valparaiso. Le trois-mâts barque n'était pas en rade. Armand craignit seulement qu'il ne fût reparti. Chose étrange ! confiant dans les paroles du maître-d'hôtel mourant, il ne doutait point que le trois-mâts ne fût venu déjà ou ne dût arriver bientôt. Il alla donc à terre visiter quelques négociants de ses amis, dans l'espérance qu'ils connaîtraient le brésilien et pourraient lui donner des renseignements sur son compte.

« Don Ramon Cabrera ! lui dit le premier qu'il interrogea, mais il était ici il y a quelques jours. Il est allé faire une petite tournée aux îles Chincha, et doit être de retour ce soir pour le bal masqué du théâtre.

— Le connaissez-vous depuis longtemps ?

— Depuis une dizaine d'années.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Mais c'est un intrépide marin, à demi aventurier, à demi marchand. Il est très-large en affaires et mène une vie de prince. Il est à la fois le capitaine et l'armateur de son navire. Je crois bien qu'il fait un peu de contrebande ; on dit même qu'il a été négrier. Il est vrai que l'Afrique est bien loin. Et puis, de ce côté-ci de l'Atlantique, on n'est point abolitionniste ; ce sont là des peccadilles. Au métier qu'il fait, il change souvent de navire et de pavillon, mais en restant dans la légalité.

Les autres personnes auxquelles Armand s'adressa lui donnèrent des renseignements identiques. Il en résultait que la moralité du Brésilien était fort douteuse, mais qu'il était très-aimé pour le luxe de sa vie, et très-consideré pour sa loyauté dans toute transaction commerciale.

Il était quatre heures, et Armand venait de faire part au capitaine Ledru de ce qu'il avait appris, lorsque le trois-mâts barque entra en rade. Il avait cette fois le pavillon américain. Il passa à quelque distance de la goëlette et alla mouiller près du môle.

« Que pensez-vous de tout ceci ? dit Armand. Nous serions-nous trompés ?

— Non, répondit Ledru après avoir réfléchi quelques instants. Ce n'est pas pour un rien qu'on a, pendant trois mois, des insomnies et de la fièvre. Pour moi, ce bâtiment est bien l'*Argus*. Seulement vous avez affaire à un dangereux bandit. Il est las de chercher à vous échapper, et il vient engager avec vous une dernière lutte d'audace et de ruse dans laquelle il espère dérouter vos soupçons, et, s'il est possible, les faire évanouir.

— Quel parti prendre ? demanda Armand. Et dire qu'il n'y a pas de bâtiment de guerre en rade ! Si je le dénonçais au consul ou aux autorités chiliennes !

— Cela ne servirait à rien. On ne l'arrêterait pas sur de simples présomptions. Sa conduite même prouve qu'il croit n'avoir rien à redouter de ce côté. Non, il faut vous servir contre lui de ses propres armes, lutter de ruse et d'audace. Il faut que vous

puissiez fournir de son crime une preuve irréfutable, soit en provoquant la dénonciation d'un de ses complices, soit en vous assurant, par exemple, que miss Stanby est à son bord.

— Vous croyez donc qu'elle est entre ses mains ? murmura Armand en frissonnant. Vous croyez donc que mon père et sir William ont été assassinés ?

— Je le crains, dit le capitaine. Si je vous ai dit le contraire autrefois, c'était pour vous arracher à un lâche abattement.

— Ledru, dit sourdement Armand, j'ai envie d'aller m'emparer du trois-mâts.

— Et si, dans ce voyage qu'il vient de faire, il a pris ses précautions ! si miss Stanby n'est pas à bord ! Vous vous perdez par cette tentative, à laquelle la frégate chilienne s'opposerait d'ailleurs. Tout le monde serait contre vous, il vous faudrait rendre compte de votre conduite, et, pendant ce temps, il partirait et vous ne le reverriez plus.

— Mais s'il échappe encore !

— Oh ! soyez tranquille ! Cette nuit même, je mouillerais la goëlette en tête de rade, et, s'il voulait partir avant que nous eussions rien découvert, nous l'arrêterions alors au passage, quoi qu'il pût arriver.

Le soir, Armand alla au théâtre. Vers minuit, il se fit dans le bal une certaine rumeur. C'était le Brésilien qui venait d'entrer. Cet homme grand et fort, était une sorte de colosse. Ses cheveux qu'il portait longs, tombaient sur ses épaules. Une admirable barbe noire lui couvrait la moitié du visage. Sa mise était d'une excessive et fastueuse recherche. Il distribuait en marchant de nombreuses poignées de mains, et donnait le bras à une femme en domino noir.

La vue de cette femme fit tressaillir Armand. Il crut reconnaître sa taille, sa démarche. Lucy, en supposant que ce fût elle, se serait donc résignée. Il fendit la foule pour l'examiner de plus près. Mais il sembla que le Brésilien vint au-devant de ses désirs. Il s'éventa avec son mouchoir et engagea cette femme à ôter son masque. Elle l'ôta. Armand respira : ce n'était point miss Stanby.

Le lendemain, il s'était levé tard et achevait de déjeuner, lorsqu'on lui annonça la visite du Brésilien.

« Monsieur, lui dit celui-ci, je suis le dernier arrivé en rade, et je viens vous présenter mes devoirs. »

Ils causèrent de choses indifférentes, et Armand lui montra sa goëlette.

« C'est un joli navire, dit le Brésilien. Mais tenez, on fait mal connaissance de la sorte en plein jour. Faites-moi l'honneur de venir ce soir dîner à mon bord. »

Armand accepta. Il était résolu à suivre les conseils du capitaine Ledru. A six heures, au moment même de son arrivée, le Brésilien l'introduisit dans la salle à manger. La table était richement servie ; il y avait trois couverts.

« Pour que le repas soit plus gai, dit don Ramon, je vous fais dîner avec la jeune fille que j'accompagnais hier soir au bal. »

Cette fille était jolie. Armand soupira en la regardant. Elle ressemblait vaguement à miss Stanby, dont elle avait la taille svelte et les abondants cheveux noirs. Il mangea peu et ne prit part à la conversation qu'avec de grands efforts. Quant à don Ramon, il